

LES INSUFFISANCES  
DU CŒUR

DU MÊME AUTEUR

*Le Jardin de Winter*, Phébus, 2017

VALERIE FRITSCH

LES INSUFFISANCES  
DU CŒUR

*Traduit de l'allemand (Autriche) par Tatjana Marwinski*

**BOUQUINS**

---

*roman*

© Éditions Bouquins, Paris, 2021  
92, avenue de France, 75013 Paris  
ISBN : 978-2-38292-040-4  
Dépôt légal : août 2021

*L'histoire de l'humanité est l'histoire de la douleur.*

Vladimir Nabokov

*Tomorrow belongs to those who can hear it coming.*

David Bowie

Alma était une enfant impatiente qui n'aimait pas perdre, qui trichait quand elle jouait à des jeux de société, qui préférait crier que se taire, qui serrait souvent les poings et ne les ouvrait que rarement, même durant son sommeil. La maison de ses parents était toujours vide, imposante comme une cathédrale et trop grande pour un enfant. Le salon était décoré d'un énorme tableau représentant des grappes de raisin si réalistes que, en été, les oiseaux pénétraient dans la pièce par les fenêtres ouvertes pour tenter d'en picorer les grains à même la toile. Le silence était si profond que l'on sursautait au moindre bruit et, quand le téléphone sonnait, on croyait l'entendre retentir dans sa propre tête. Les jours de forte chaleur, Alma était absorbée par le chant des oiseaux, et elle se tenait alors sous les arbres du jardin en retenant son souffle pour mieux écouter cet invisible orchestre, sans pourtant parvenir, malgré tous ses efforts, à en imiter la ligne

## *Les Insuffisances du cœur*

mélodique. À chaque année qui passait, elle semblait être davantage au monde. À chaque année qui passait, elle devenait plus visible sur cette terre, se coulait dans les formes qui lui étaient réservées, occupait la place qui lui revenait, projetée à sa naissance dans le questionnement et dans l'espace vacant qui était là avant que quelqu'un ne vienne l'occuper. La réalité de la maison qu'elle habitait lui apparut bientôt comme une réalité à laquelle on ne pouvait guère se fier. Elle observait ses parents hanter les pièces, jouer tantôt le père, tantôt la mère, puis le couple heureux, et accueillir parfois des visiteurs pour lesquels ils se donnaient la peine de rire. Il arrivait que l'on déjeune dans le jardin avec le grand-père, la conversation était laborieuse et servie avec du vin pétillant et de petits insectes qui tombaient dans la soupe du haut des grands arbres comme des grains de poivre. Chaque fois qu'Alma voyait ses parents avec le vieil homme, elle se disait qu'au lieu d'apprendre à parler on devrait aussi apprendre à garder le silence. Le repas se terminait invariablement avec du café et un gâteau tellement gras que la crème ressemblait à du beurre, ou bien tellement sec que l'on disait en plaisantant qu'il vous en sortait de la poussière par les oreilles, selon qu'il provenait de la cuisine de la mère ou de l'atelier du pâtissier; et puis il y avait les jeux d'enfants. Bien des années plus tard, Alma se souvenait de ces longs dimanches après-midi où elle comptait en chantonnant

## *Les Insuffisances du cœur*

les doigts et les orteils nus des convives et trébuchait chaque fois qu'elle arrivait au grand-père, obligée même de s'interrompre, troublée, parce qu'elle ne trouvait que trois orteils à son pied droit. Les orteils manquants du vieil homme laissaient pressentir qu'il y avait bien d'autres choses qu'on lui dissimulait ; c'était pour Alma une pensée vague, un sentiment diffus qui l'accompagna durant toute son enfance et dont elle ne pouvait se défaire. Elle se sentait toujours lésée, sans trop savoir pourquoi – comme si la réalité lui échappait. Même les fruits dans les vases de la grande pièce étaient en cristal, transparents et si durs que l'on aurait pu s'y casser les dents. La maison où elle grandissait lui apparaissait parfois comme un décor de théâtre inquiétant, non pas un monde fictif, mais un monde bâti à la va-vite et fragile, instable et peu cohérent dans ses détails, comme si ces derniers n'étaient que des emprunts venus d'ailleurs. Dans chaque recoin, elle tombait sur des choses qui n'allaient pas ensemble, ne résistaient pas à un regard attentif, et qui s'effondraient doucement quand on les fixait trop longtemps. Certaines disparaissaient pour de bon, d'autres réapparaissaient sous une forme nouvelle ou imparfaitement travesties. On se taisait la bouche ouverte. Il suffisait de mal choisir un seul mot, qui aurait semblé quelques minutes auparavant parfaitement inoffensif, pour que la conversation s'arrêtât. Une simple préoccupation se transformait soudain en



## *Les Insuffisances du cœur*

colère, un geste d'affection restait sans effet, une phrase sans arrière-pensée devenait un reproche, et un rire mal placé provoquait un mouvement de dédain. Certaines choses se décalaient presque imperceptiblement tout en restant suffisamment semblables à elles-mêmes pour que l'on se contentât d'hésiter brièvement avant de passer outre. Les sentiments semblaient artificiels et changeants, et agaçaient le regard de l'enfant. C'était comme si toutes les personnes de l'entourage d'Alma avaient quelque chose à cacher, les parents comme les grands-parents, dont les relations mutuelles et la relation au monde étaient tendues jusqu'à en être presque insupportables. Alma ne pouvait s'empêcher de penser qu'on jouait la comédie devant elle. Dans chaque pièce se trouvait une scène sur laquelle se déroulaient d'interminables représentations durant lesquelles chacun s'appliquait à faire de son mieux pour se retrouver à la fin secrètement déçu de n'avoir pas été applaudi pour ses efforts. Des puissances invisibles avaient distribué les rôles et l'on compensait la maladresse par l'ardeur mise à les jouer. En grandissant, Alma songeait à quel point il devait être épuisant de ne pas régir sa propre vie, de n'être qu'un acteur dans une pièce sans entracte pour vous délivrer, sans jamais un rideau qui tombe. Des machines de leur propre biographie produisant des mensonges à n'en plus finir, privilégiant tantôt une version d'eux-mêmes, tantôt une autre. Des marionnettes fatiguées, une tache noire sur

## *Les Insuffisances du cœur*

le cœur, qui jouent pour échapper à la mort, se courbant sans cesse, sans jamais avoir le droit de faire la révérence.

Les parents ne se disputaient que la nuit, sous le couvert de l'obscurité, comme s'ils croyaient que ces heures tardives pouvaient les rendre invisibles au monde. Alma se tenait souvent devant leur chambre, l'oreille collée à la porte, petit fantôme aux pieds nus, enfant pâle aux vêtements pâles que seuls des bruits de pas ou une fatigue si forte qu'elle vous secouait de frissons au-dedans comme au-dehors faisaient précipitamment regagner le lit. Elle ne comprenait rien et écarquillait les yeux, autant que possible, comme pour mieux entendre, mais elle ne percevait que les inflexions étouffées de la voix et le silence du souffle coupé lorsque l'on refusait de croire ce que l'autre venait de dire. Les parents parlaient comme des étrangers derrière des portes closes, et elle aurait aimé ouvrir d'un geste brusque les portes blanches à deux battants pour voir si, ayant changé de façon de parler, ils auraient aussi changé de visage. Car, la nuit, les règles valables en journée ne l'étaient plus. Si, le jour, le père d'Alma était un homme discret qui se soumettait aux systèmes de rangement de la mère avec une gratitude agaçante, préférant le rôle de valet à celui de maître, de sorte qu'il était plus simple de l'oublier que de penser à lui, il devenait bruyant et triste la nuit. La mère se défendait par le

## *Les Insuffisances du cœur*

silence et l'on croyait voir ses lèvres pincées à travers les murs. C'était une femme méticuleuse vivant dans une maison à la propreté chirurgicale où elle époussettait les étagères tous les mardis avant la venue de la femme de ménage tous les mercredis. Une femme toujours mesurée et toujours aimable, mais au-delà d'une simple volonté de bien faire, son amabilité semblait trahir une volonté de se racheter, inapte à toute dispute, car les reproches et les avis contraires la rendaient d'abord inconsolable, puis malade, et elle s'affamait alors comme pour se punir, n'avalant rien d'autre que ses soupirs, des jours durant. Le monde autour d'elle était si scrupuleusement organisé qu'il n'y avait pas de place pour l'imprévu, qui ainsi n'advenait jamais. C'est pourquoi Alma en était venue à aimer, chose étrange, non seulement les nuits de dispute, mais aussi celles, rares, où la mère était en proie au somnambulisme. C'étaient des moments magiques de désordre, des infractions au système de lois qu'elle avait elle-même mis en place, et Alma les observait avec une curieuse satisfaction. La mère d'ordinaire si réservée et si pondérée devenait la folle en chemise de nuit qu'Alma, brusquement tirée de son sommeil par un bruit inhabituel, suivait avec stupeur. La lueur blanche du tissu éclairait son chemin. C'était une métamorphose sans retenue. La lune montait à la tête de la mère dans l'obscurité de la nuit, brisant son calme et la rendant captive de la planète, fébrile et extraterrestre.

## *Les Insuffisances du cœur*

La lune lui ouvrait les paupières en tirant sur les cils, jusqu'à ce qu'apparaisse un regard fixe qui se perdait dans le vide. Elle lui faisait quitter le lit conjugal puis la menait par des fils invisibles à travers la maison nocturne comme une poupée de lune en un parcours labyrinthique, le long des motifs des tapis posés dans les couloirs. Sur son injonction, la mère ouvrait des portes et entraînait dans des armoires, sortait des assiettes à dessert de la vitrine et les laissait tomber en cercle autour d'elle, comme si elle mettait la table. Elle cherchait à saisir le moindre rayon de lumière, traversait son propre jardin et celui du voisin si on ne la rattrapait pas assez vite. Elle marchait d'un pas sûr, se heurtant aux murs et aux tonneaux destinés à récupérer l'eau de pluie, aux arbres fruitiers et aux piquets de clôture, dévalait les escaliers ou la route, et elle ne retournait au lit qu'une fois que le père venait la prendre par la main. Une nuit, elle courut au cimetière et resta debout devant la tombe d'un inconnu, blanche comme un cierge, jusqu'à ce qu'un promeneur nocturne, mort de peur, appelât la police qui vint la raccompagner à la maison. Elle continuait toujours de dormir, comme si de rien n'était, revenant à elle le matin, avec d'infimes égratignures et des bleus, mais sans souvenirs. Enfant, Alma se réjouissait de ces petites représentations nocturnes, applaudissant la folie de sa mère que l'influence de la lune semblait rendre plus proche d'elle-même, libérée de ses crispations, presque

## *Les Insuffisances du cœur*

gaie et indépendante. De même, Alma aimait les histoires d'épouvante que lui racontait son père pour lui faire peur, et aussi la déception de celui-ci quand elle n'était pas suffisamment effrayée. Il lui parlait avec gravité des voisins ensommeillés de son village d'enfance qui pensaient voir des fantômes quand, réveillés la nuit par les pas des somnambules, ils se tenaient à la fenêtre et s'emparaient, dans leur terreur, de leur fusil pour tirer sur les silhouettes blanches éclairées par la lune, de sorte qu'au petit matin on retrouvait un cadavre en pyjama couché au bord du chemin. Un Icare nocturne, disait chaque fois le père en guise de conclusion et sur un ton réprobateur, encore un qui s'était trop approché de la lune. Mais Alma aimait l'influence qu'avait la lune sur sa mère et aussi le fait qu'elle ne se souvienne de rien, et elle était heureuse que le lendemain de ses errances lunaires la mère fût toujours en vie, bien que revenue à elle-même et honteuse de son comportement qu'on lui rapportait. Une fois seulement, on le lui cacha, c'était la nuit où Alma s'était réveillée parce que de la musique emplissait la maison plongée dans l'obscurité. Au salon, la mère était assise nue au piano et jouait «Le Tilleul», extrait du *Voyage d'hiver* de Schubert, les yeux grands ouverts, les seins couverts de chair de poule, les jambes largement écartées.

Au demeurant, on entendait peu d'histoires dans cette grande maison où les conversations et les questions

étaient rares. Si d'aventure cela se produisait, les explications le cédaient invariablement au réflexe du silence comme s'il s'agissait là d'une réponse valable aux questions d'un enfant. Il y régnait un mutisme que l'on brûlait de confondre, un silence qui faisait enrager. Tous les enfants perçoivent le mensonge dans ce qui est passé sous silence. Et la peur. Quand on est petit, on craint le monde invisible, la simulation et la dissimulation, on craint cet espace que l'on imagine et que l'on soupçonne derrière les portes fermées, habité d'esprits, de monstres; les uns, étrangers, dont on ne peut pas prouver l'existence; les autres, familiers, que l'on ne reconnaît pas. Ces représentations viennent se glisser dans chaque fissure et s'engouffrer dans chaque béance. Les trous de serrure ne sont que les ombres des bouches grandes ouvertes des enfants qui épient, cachés derrière les portes closes, les secrets des adultes. Enfant, on est affublé d'une réalité dont on ne se débarrasse plus. Alma était une petite fille impatiente que les récits incohérents et contradictoires qu'on lui présentait n'arrivaient pas à convaincre. Les récits de vie de ses grands-parents et parents la perturbaient plus que tous les autres, des biographies incertaines, incompréhensibles et pleines de lacunes, une chronologie incohérente où elle s'égarait. Elle ressentait au plus intime d'elle-même quelque chose qui ne collait pas avec la réalité extérieure, une connaissance lointaine et profonde de choses qu'elle-même n'avait pas

vécues. Trop timide pour poser des questions, elle était à l'affût du moindre élément, du moindre détail, du moindre bout d'existence qui lui aurait permis de combler les failles, d'expliquer les cassures. D'année en année, elle mettait de plus en plus en doute l'amour conjugal de ses parents, observait d'un œil critique leur relation polie mais indifférente, et elle ne savait jamais si la mère ou le père en savait trop ou pas assez l'un sur l'autre. Ce n'est que dans les discussions surprises pendant la nuit qu'elle présentait confusément une forme d'amour – ce qu'il avait été et ce qu'il était devenu. Le grand-père venait, comme il se doit, tous les dimanches, subissait les familiarités les lèvres pincées et repartait avec un morceau de gâteau que l'on avait emballé pour la grand-mère restée à la maison. La limite entre un silence et ce qu'il était encore permis de dire était ténue. L'histoire du grand-père était celle de la guerre, et on ne la racontait que lorsqu'on ne pouvait pas faire autrement, à mots couverts, un récit ritualisé à la chronologie extravagante et qui ne se souciait guère d'un début et d'une fin. Elle sonnait toujours faux et était si troublante qu'il était facile de confondre victimes et meurtriers, journaux intimes et livres d'histoire, si l'on n'y prenait garde. Son histoire commençait une fois ici, une fois là, et on avait l'impression que le grand-père n'en avait pas vraiment fait partie, qu'il n'avait pas vécu ces années difficiles et que la guerre, qui ne semblait toujours pas vraiment finie,

*Les Insuffisances du cœur*

lui était arrivée comme par accident. Tout comme les orteils manquaient à son pied, les détails et les dates manquaient à son récit. Ce qu'Alma souhaitait ardemment, c'était un moment de clarté dans ces conversations, que quelqu'un tombât le masque et se levât d'un bond en hurlant pour demander, tremblant d'émotion, comment les choses s'étaient réellement déroulées, mais elle devinait déjà que ce vœu ne se réaliserait sans doute pas. Les mots qu'Alma retenait le mieux, c'étaient les grands mots froids de la guerre, qui eux abondaient, et que l'on faisait glisser comme les éléments mobiles d'un décor de théâtre, lourds comme des pierres quand on les soupesait dans sa tête. Enfant, elle se tenait assise sous la table et écoutait, plus tard elle était assise à table, tellement silencieuse que les adultes ne la remarquaient pas, glanant des termes, fusil et bombe et soldat et paix, mettant en place dans son esprit un petit lexique de ce passé éloigné qu'elle consultait parfois quand elle ne comprenait pas suffisamment le présent. De nombreuses années passèrent avant que les mots entendus prennent du sens, et tandis qu'Alma réfléchissait dans la journée aux liens qui pouvaient unir les choses, essayait de faire des rapprochements entre les divers éléments ou les oubliait, elle rêvait la nuit de cette guerre en images nettes et cristallines. C'était comme si les grands-parents lui avaient transmis leur propre destin à travers la double hélice de son ADN, comme s'ils avaient implanté en



## *Les Insuffisances du cœur*

elle l'obscurité de l'abri antiaérien et le froid du front, comme s'ils avaient fixé dans le corps de leur petite-fille le silence comateux des jours de guerre entre deux bombardements, une vague faim, un vague poids. Comme si elle avait hérité de la grand-mère une maison en ruine et du grand-père les souvenirs de ses années de soldat et de ses années de prisonnier de guerre. Même en pleine journée elle avait parfois l'impression de voir tomber d'un ciel gris les bombes d'alors, l'espace d'une seconde seulement, comme si elles étaient tatouées sur la rétine de ses yeux. Il lui semblait parfois qu'elle avait sans le vouloir hérité d'un passé dont elle ne savait pas exactement en quoi il consistait.

Des années plus tard, alors qu'elle avait atteint l'âge adulte depuis longtemps, elle apprit en lisant un magazine chez le dentiste que l'on avait fait une expérience sur des souris, qui consistait à leur inculquer la crainte de l'odeur des fleurs de cerisier; elles transmettaient alors cette appréhension à leurs petits. Ils venaient au monde avec un savoir basé sur l'expérience, alors qu'ils n'en avaient jamais fait. Ils n'étaient pas seulement porteurs du patrimoine génétique de leurs parents, mais aussi de leurs souvenirs, d'une sorte de mémoire génétique. Alma s'imagina des souriceaux tout juste nés se retrouvant dans un laboratoire face à ces fleurs splendides, tremblant de peur sans savoir

## *Les Insuffisances du cœur*

pourquoi, comme si leur seule beauté les plongeait dans la terreur.

Les parents n'évoquaient leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse qu'incidemment; ce n'est que plus tard, et dans les livres d'histoire, qu'Alma découvrit que les mères épuisées et les pères colériques correspondaient en fait à un schéma bien connu. Ils avaient grandi durant une guerre qui n'était plus, qui avait pris fin dans le monde mais pas dans les esprits, prisonniers d'une guerre de l'ombre, d'une réalité décalée dont ils ne parvenaient pas à se défaire. Ils avaient vécu dans des foyers de l'indisponibilité, où tout chagrin d'enfant était trop insignifiant pour être pris au sérieux, parce qu'il n'était rien comparé aux expériences douloureuses de cette génération ayant vécu la guerre. Une brûlure au doigt, une écorchure au genou, un cauchemar ne méritaient pas qu'on y prêtât attention, cela ne provoquait qu'une incompréhension distraite ou, dans le meilleur des cas quelques tièdes paroles de consolation, comme ne manquait pas de le répéter la mère quand elle se penchait, soucieuse de son devoir, sur un doigt ou un genou écorché, ou la réconfortait d'un mauvais rêve. En grandissant, Alma se rendit compte que l'enfance de ses parents avait été marquée par l'absence des adultes. Le père était devenu orphelin très tôt, sans garder aucun souvenir de ses vrais parents, mais nombreux étaient les proches qui s'étaient occupés de lui,

## *Les Insuffisances du cœur*

comme une grande famille. Lorsqu'elle imaginait le lieu où avait grandi sa mère, Alma se le représentait comme une maison de poupée, une miniature du chagrin. D'en haut, elle regardait dans les petites chambres et y observait les personnages comme grossis à la loupe qui semblaient être très loin les uns des autres, même dans les pièces les plus exigües, le regard tourné vers l'intérieur; elle y voyait alterner la lumière et l'obscurité, elle y voyait le grand-père sans orteils, les enfants lui apportant une bouteille de vin, la grand-mère assise à l'écart, souffrant de maux de tête qui jamais ne cessaient. Elle la voyait élever les enfants pour qu'ils deviennent discrets et prudents, de petits êtres qui ne devaient rien déranger dans cet univers, qui s'efforçaient avec beaucoup d'application de n'être un fardeau pour personne, tout en tentant d'atténuer cette tristesse diffuse qui était partout dans l'atmosphère. Elle voyait comment sa mère, enfant, imaginait les histoires les plus rocambolesques dans l'espoir d'obtenir ne serait-ce qu'un sourire distant. Comment elle rougissait d'effort en tâchant de bien faire. Et comment elle craignait d'avoir fait ce qu'il ne fallait pas. Comment elle cueillait tant de fleurs pour ses parents qu'il n'y avait pas assez de vases pour y mettre tous les bouquets. Comment elle touchait timidement les adultes dans leur sommeil, parce qu'elle n'osait pas le faire quand ils étaient éveillés. Comment elle devinait que l'essentiel de sa vie s'était déroulé avant sa naissance.

## *Les Insuffisances du cœur*

Quand Alma était petite, chaque fois qu'elle pensait à la guerre, elle se l'imaginait comme une machine magique où les hommes entraient d'un côté et ressortaient de l'autre, transformés, aliénés, dénaturés. Tout pouvait arriver, les rôles étaient intervertis, les identités brouillées, mais en aucun cas on ne devait rester le même. Ceux qui s'engageaient dans la guerre en héros pouvaient très bien en ressortir en criminels, traîtres ou victimes ; ceux qui avaient été jetés à terre et humiliés se tenaient soudain debout avec plus d'assurance que n'importe qui d'autre, devenant courageux ou cruels, et seuls les morts demeuraient invariablement muets.

Comme tous les membres de sa famille, les parents d'Alma étaient vulnérables à la plus élémentaire des offenses, celle de la dissemblance. Ils étaient consciencieux, probes, aimables, accordaient de l'importance à la supériorité morale, mais d'une manière désagréablement contenue ils étaient déçus de voir à quel point leur propre enfant leur ressemblait peu. Comme tout le monde, ils voulaient être différents de leurs parents, mais avoir des enfants qui leur ressemblent. Plus Alma grandissait, moins elle correspondait à cette attente. Tandis que le père et la mère réduisaient leur ego au point de le rendre presque invisible, Alma était attirée par l'excès et la démesure, l'existence brute et nerveuse,